

la belle Justine, séduisit l'empereur et monta sur le trône par un divorce scandaleux. Valentinien mort, elle s'empara du pouvoir, releva l'hérésie et perdit la nouvelle famille impériale. Longtemps, à lui seul, Ambroise déjoua ses complots, paralysa ses satellites et empêcha la guerre civile. Et, au milieu des embûches de cette cour perfide, il composait le livre qui, en dépit des ariens, gagna tant d'âmes à la virginité, les homélies qui ramenèrent l'immortel Augustin au camp de la vérité, les beaux chants ambrosiens, les plus anciens de l'Occident, qui, après avoir charmé les veilles de son peuple alarmé, sont restés l'ornement des fêtes catholiques. Deux fois des révoltes éclatent dans la Gaule, et Justine tremblante de se jeter aux pieds d'Ambroise, dont la figure seule arrête une armée. Deux fois elle fut ingrate, et, comme pour la punir, ses deux fils tombèrent à Lyon et à Vienne, égorgés par des traîtres. Ambroise les pleura comme ses enfants, flétrissant comme elles ne l'avaient pas encore été la révolte et l'usurpation.

× XXIX. Enfin Justine mourut, et, après avoir apporté la corruption dans les mœurs, le trouble dans les familles, la division dans l'empire, l'arianisme fut à jamais relégué chez les barbares, dont il parvint encore à séduire les cœurs simples et grossiers. Si les persécutions avaient manifesté l'héroïque soumission des martyrs, de l'hérésie venait de jaillir la courageuse éloquence des évêques. Toujours debout sur la brèche, Ambroise soutenait d'une main l'Église, de l'autre la patrie, et, ne désespérant pas de voir vivre enfin une dynastie chrétienne, il avait, après bien des luttes, raffermi le pouvoir sur la tête du grand Théodose. Il semblait au moment de réaliser ses vœux; mais la vie du chrétien est un combat, et voici maintenant à vaincre l'indifférence, la mollesse, l'habitude des jeux et des spectacles, la soif du luxe et des festins, maladie des peuples décrépits. L'empire, qui semble se reposer et se rajeunir sous la main d'un invincible guerrier, au fond s'appauvrit, se dépeuple, s'éteint. Les affranchissements d'esclaves ne suffisent pas à remplacer les familles qui

s'éteignent dans une égoïste stérilité. Vainement, dans les villes, quelques corporations d'ouvriers essayent d'inaugurer le travail libre; ruinés par le poids croissant des impôts, ils vont bientôt grossir le nombre des Bagaudes qui pillent la campagne. Vainement à la frontière les barbares reçoivent des terres et des villages à condition de les défendre; au premier bruit de guerre, ils quittent la charrue pour l'épée, leur patrie d'un jour pour leur vieille vie de brigandage. Après un règne trop court, Théodose mourut, laissant de chétifs et ineptes enfants, entourés de fonctionnaires avides, serviles, lâches et perfides. A part saint Ambroise, qui défendait jusqu'au bout ce reste d'un pouvoir chancelant, à part quelques évêques qui se dévouaient au peuple de leur cité, le dégoût des affaires publiques s'était emparé de tous les cœurs honnêtes. Une vague mélancolie, un stérile amour de la nature les poussait dans la solitude, et, pour qui cherche encore quelque trace de vie et d'activité, c'est au fond des campagnes, au sein de la vie privée, qu'il faut les trouver. Là se sont réfugiés les rares amis des lettres, de la sagesse et de la liberté; là l'Évangile dispute à l'oisiveté et à l'insouciance païennes les dernières âmes d'élite d'un monde usé.

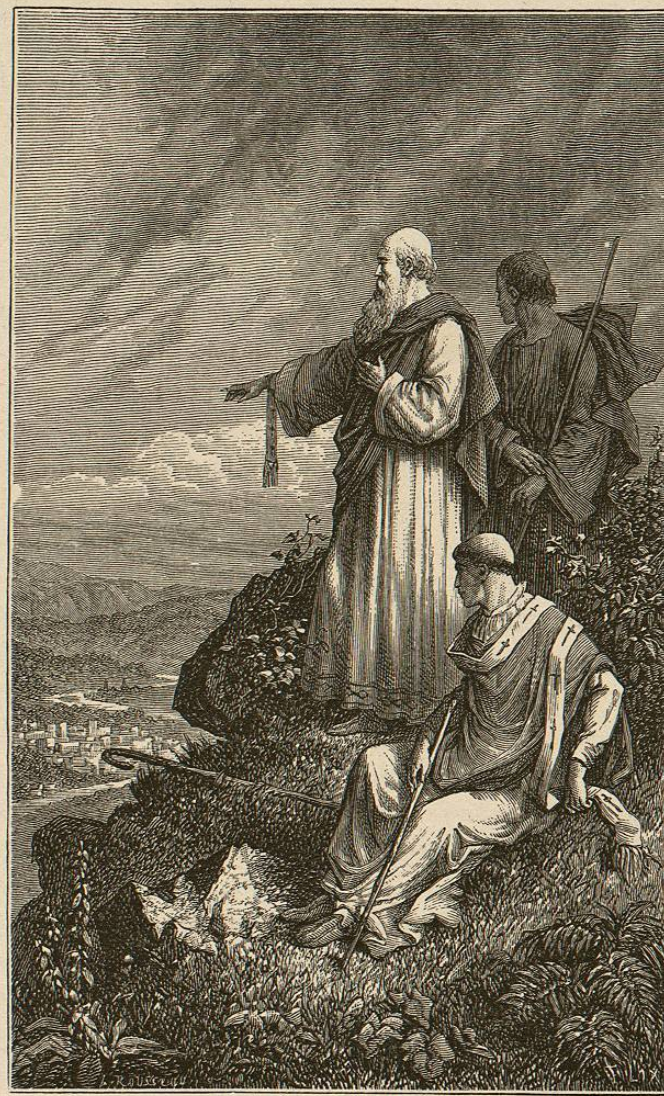
XXX. A la première secousse, le poète Ausone s'était retiré dans ses terres, près de Bordeaux. A d'autres le soin des affaires, à lui la pêche, la chasse, la lecture, les douces causeries, mol chevet pour une tête bien faite. Au pays natal l'attendait un élève bien cher, Paulin, son égal en gloire et en dignités, dégoûté comme les autres de la cour et des honneurs. Mais soudain la mort, cruelle visiteuse, prit à Paulin son jeune fils, seul fruit d'un hymen sans nuages. Dès lors, pour lui et pour sa chère Thérèse plus qu'une pensée: Dieu et les pauvres. Peu à peu ils vendirent leurs biens, qui étaient considérables, et, pour échapper au bruit du monde, ils se retirèrent à Barcelone. Attristé par ce départ, Ausone reportait ses soins et son ambition paternelle sur son petit-fils, qui portait aussi ce doux nom de Paulin, et qui, enfant précocé, lisait Virgile et parlait grec à cinq ans.

Élevé trop délicatement, le petit savant tomba malade. Pour sauver sa vie, adieu l'étude, et, quand revint la santé, tout fut pour le plaisir; autre peine pour Ausone. Désirée depuis trois ans, une lettre de Barcelone le vint consoler au bord de la tombe, et il mourut, laissant sa fortune à son petit-fils et son génie à l'autre Paulin. L'un, cédant à la mollesse de son temps, marié à une femme riche et belle, fier de sa maison et de sa table, ne rêvant que chiens, faucons et chevaux, était de ceux qui, pour toute grâce, désiraient jouir. L'autre, fuyant une seconde fois les louanges, s'embarqua pour l'Italie, consulta l'oracle du temps, l'illustre Ambroise, et puis alla en Campanie se cacher à Nole, à l'ombre du tombeau de saint Félix, son martyr de prédilection.

XXXI. Là, vivant en frère avec sa chère Thérèse, vêtu d'un sac de poils de chèvre, jeûnant jusqu'au soir, ce pauvre volontaire faisait, sans le savoir, l'admiration de ce siècle efféminé et des saints eux-mêmes. Ambroise et Martin le citaient à leurs disciples; Jérôme lui écrivait du fond de l'Orient, et, sans l'avoir vu, le fils spirituel d'Ambroise, le divin Augustin, recherchait ses conseils et l'aimait tendrement. S'il faisait encore des vers, c'était pour la fête annuelle de son

hôte, saint Félix, ou pour un ami d'enfance toujours présent à son cœur, le Gaulois Sulpice Sévère. Né comme lui aux bords de la Garonne, et comme lui visité par le malheur, celui-ci apprenait dans ce doux commerce le chemin de la pauvreté, et parvenait à se

détacher de tout, hormis de son pays natal et de son maître saint Martin, jusqu'au jour où il vit, par une révélation surnaturelle, le glorieux évêque de Tours expirer les yeux fixés au ciel. Témoin de ses vertus et de ses miracles, Sulpice en fit une simple et touchante relation, que son ami Paulin reçut le premier, et que bientôt les libraires de Rome ne suffirent pas à copier pour les lecteurs avides de l'Afrique, de l'Égypte et de l'Asie. Chacun voulait connaître l'intrépide vainqueur des démons, le destructeur des idoles et des arbres sacrés,



Denis l'Aréopagite arrivant à Lutèce. (P. 17.)

le père des pauvres qui tant de fois s'était dépouillé pour eux. Plus de quatre cents églises s'élevèrent en son honneur, trop heureuses si elles obtenaient une parcelle de ses rudes vêtements. Sulpice Sévère ne veut pas être le dernier à en bâtir une, et, pour le guider, Paulin lui envoie le plan de ses basiliques à saint Félix, et lui décrit la nef en forme de croix avec ses deux rangs de colonnes, les poutres sculptées du plafond tout brillant d'or, les

peintures symboliques qui couvrent les murs, et les poétiques inscriptions qui en donnent le secret, enfin les arcales du cloître où s'ouvre l'église, la coupole isolée du baptistère dédié à saint Jean-Baptiste, et la fontaine d'eau vive où est plongé le néophyte.

XXXII. Tandis que les chrétiens employaient leurs loisirs et leurs fortunes à ces paisibles travaux, et donnaient à ce siècle efféminé de vaines leçons de pauvreté, l'Église de Gaule perdait, la même année que saint Martin, sa seconde lumière. Arraché à l'amour de son peuple, saint Ambroise mourait, et avec lui le dernier appui d'un trône caduc, où sept empereurs avaient passé sous ses yeux. Il n'était plus, cet homme puissant auprès de Dieu, qui de loin convertissait ou épouvantait les barbares. L'heure du châtiement arrivait enfin pour cette Rome qui, sourde pendant quatre siècles à la voix et à l'exemple des saints, laissait impunis le divorce et l'infanticide, qui rassasiait ses yeux du sang des gladiateurs, qui accablait les peuples d'une domination de plus en plus pesante. Ses propres fonctionnaires appellent les barbares à venir partager ses dépouilles. Deux cent mille Goths fondent sur l'Italie; pour les repousser il faut les légions du Rhin, et la Gaule découverte est offerte comme une proie aux envahisseurs. Contenus depuis des siècles, ils se précipitent semblables au torrent qui a rompu sa digue. L'Auvergne seule leur échappe, et, du haut de ses montagnes de granit, elle voit, d'un côté, les Suèves, les Alains, les Vandales, ravager les plaines de la Seine, de la Loire et de la Garonne, et de là se jeter en Espagne; de l'autre, les Bourguignons s'engager dans la vallée de la Saône et du Rhône, et s'emparer de Vienne et de Lyon; enfin, au midi, les Goths d'Alaric, que les dépouilles de Rome n'ont pas rassasiés, mettent à feu et à sang la Provence et l'Aquitaine.

XXXIII. Les deux Paulin virent, mais non du même œil, ces terribles Goths, géants à demi nus, sans peur et sans pitié. A l'approche de l'ennemi, le solitaire de Campanie, maintenant évêque de Nole, avait entonné un chant belliqueux. « Quand je serais

« la proie des Goths, joyeux je fêterais saint
« Félix, au milieu de ces cruels Germains.
« Si de lourdes chaînes faisaient plier ma
« tête, elles n'emprisonneraient pas mon
« âme. Libre et fier, mon cœur mépriserait
« l'esclave, et ma voix, inspirée par l'a-
« mour, chanterait dans les fers. » Les bar-
bares vinrent éprouver ce courage. Nole fut prise et pillée; pour racheter les captifs, l'évêque donna tout; n'ayant plus rien, il se vendit lui-même pour rendre son fils à une veuve désolée, et il alla chanter dans les fers. Sa voix, sa douce figure, désarmèrent son maître. Affranchi, il fit encore vingt ans le bonheur de son peuple et la joie des pauvres, jusqu'à ce que, endetté pour eux, il vit saint Martin lui ouvrant le ciel et venant au-devant de lui. En ce même temps, le petit-fils d'Ausone traînait une vie inquiète et misérable. Les Goths avaient brûlé Bordeaux; la maison et la fortune de Paulin y passèrent; trop heureux d'avoir la vie sauve, il suivit le flot des fugitifs qui venaient de tous côtés s'embarquer à Marseille. Il lui restait quelque bien en Grèce; mais, ô fatale nouvelle! d'autres barbares l'y ont devancé. Le voilà chargé de sa mère et de sa femme, abandonné de ses enfants, réduit à travailler de ses mains et bientôt seul, octogénaire, criblé de dettes, regrettant, mais un peu tard, de ne s'être pas fait moine dans sa jeunesse. Un jour, un Goth installé dans ses terres se convertit, et lui envoya de quoi mourir à l'abri de ces créanciers. Il finit dans la pénitence, remerciant Dieu de l'avoir tiré de sa douce oisiveté.

XXXIV. Ainsi des Gaulois, les uns, pauvres volontaires, étaient les consolateurs et la dernière gloire de leur patrie; les autres étaient brutalement arrachés à leurs richesses et à leurs jouissances. Adieu bains, spectacles, festins, palais magnifiques, gracieuses villas, délices raffinées de la vieille Rome. Pour vous fuir, inutile d'aller encore jusqu'en Palestine ou en Thébaïde. Les barbares ont fait partout des déserts; ils ont tout détruit, excepté ce que l'Église sauvera dans ses cloîtres. Du fond de l'Orient reviennent, comme à leur rencontre, deux solitaires gau-

lois, apportant les règles et les traditions des plus saints anachorètes. Sur la terre où aborda jadis sainte Madeleine, ils fondent deux couvents, asiles ouverts aux débris de l'empire, pépinière de soldats pacifiques de la nouvelle Rome. C'est Saint-Victor de Marseille, où bientôt cinq mille religieux vivent sous les ordres de Cassien; c'est Lérins, rocher peuplé de serpents, qui, à la voix de saint Honoré, devient une école de saints et d'évêques pour la Gaule entière. L'esprit monastique se propagea avec une merveilleuse rapidité sur les bords de la Saône et du Rhône, au milieu des Bourguignons, les plus doux des barbares. Leur nom venait des bourgs ou forts des frontières, où les plus braves avaient longtemps tenu garnison pour les Romains; les autres avaient travaillé comme charpentiers dans les provinces, et maintenant encore ils se croyaient moins les conquérants que les alliés et les soldats de l'empire. Tandis que, sous leur domination, les professeurs de Vienne et de Lyon continuaient leurs leçons, des couvents de trois à quatre cents moines s'établissaient aux environs d'Agde, d'Arles, de Lyon, de Vienne, et au tombeau de saint Maurice en Valais, jeunes écoles dignes de rivaliser avec leurs aînées de Ligugé et de Marmoutier.

XXXV. De là sortaient non seulement des évêques pour défendre et relever les villes de la Gaule, mais encore des apôtres pour convertir les barbares des plages lointaines. Né au bord de l'Océan, saint Patrice avait été enlevé à quinze ans par des pirates et vendu en Irlande pour y garder des troupeaux; heureuse captivité, où, dans le silence des champs, Dieu fut son compagnon fidèle, son maître, son ami. Après huit années de misères et d'aventures, il se trouva libre, mais pris d'une passion violente pour la conversion des âmes. Il étudia tour à tour à Marmoutier, à Auxerre, à Lérins, à Rome, et partout le suivait l'image des Irlandais dans les larmes qui réclamaient son secours. Encouragé par le souverain pontife, il repart pour la terre de son esclavage, en chasse les derniers druides, et de cette île sauvage

fait l'île des Saints, qui un jour rendra au centuple ces bienfaits à la Gaule.

XXXVI. La moisson était grande: il y avait à convertir les Goths et les Bourguignons séduits par les ariens, les Francs, les Huns, les Lombards et toutes ces tribus païennes déjà prêtes pour une nouvelle invasion. Mais, ô légèreté de l'homme! quelques années de repos suffirent pour éteindre la ferveur qui venait de peupler les cloîtres. Les Goths avaient passé en Espagne à la suite des Vandales; la Gaule était pour un moment délivrée des barbares. Aussitôt villes et villas de réparer leurs ruines; Trèves de rebâtir son amphithéâtre pour de nouveaux spectacles; chacun de jouir avec cette hâte et cette insouciance qui naissent de longs dangers. Parmi ceux que les calamités publiques avaient ramenés à Dieu, plus d'un moine, fier de ses austérités, se complaisait maintenant en de vaines et périlleuses rêveries. Lérins même, au lieu d'envoyer des apôtres à la Germanie, devenait un foyer d'hérésie à assiéger et à détruire. Si, en Orient, des cœurs lâches avaient cherché un refuge dans le manichéisme et reconnu au mal une existence éternelle et fatale, en Gaule, au contraire, les pélagiens, fils d'Arius, niaient non plus la divinité de Jésus-Christ, mais la nécessité de sa grâce, et se vantaient à eux seuls de faire le bien et de sauver le monde: erreurs ennemies en apparence, mais sœurs par leur égoïsme et leur stérilité. Bien que ce siècle ne connût ni la presse ni la vapeur, ces grandes questions passionnaient au loin les âmes. Des murs d'une petite ville d'Afrique, que les Vandales allaient réduire en cendres, l'ardent Augustin épuisait son génie à les résoudre toutes. Sa plume infatigable ne pouvait répondre assez vite aux questions pressantes de Prosper de Bordeaux et de saint Hilaire d'Arles, qui à leur tour parlaient, écrivaient, voyageaient pour la vérité, et allaient deux fois à Rome retremper leur courage.

XXXVII. Ailleurs c'étaient le pieux saint Loup de Troyes et le savant Germain d'Auxerre qui réunissaient des conciles, raffermis-
la foi des évêques, et de là partaient pour la